













CHAIR



LF  
V521eh

PAUL VERLAINE



# CHAIR

(dernières poésies)



39485  
—  
24/6/97

PARIS

*BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE*

31, rue Bonaparte, 31

—  
1896

*Il a été tiré de cette plaquette douze exemplaires  
sur Japon au prix de 6 fr. l'un, et 1.000 ex. vélin  
à 2 fr.*





S.T.F.



## PROLOGUE

L'AMOUR est infatigable !  
Il est ardent comme un diable,  
Comme un ange il est aimable.

L'amant est impitoyable,  
Il est méchant comme un diable,  
Comme un ange, redoutable,

Il va rôdant comme un loup  
Autour du cœur de beaucoup  
Et s'élançe tout à coup

Poussant un sombre hou-hou !  
Soudain le voilà roucou-  
Lant ramier gonflant son cou.

Puis que de métamorphoses !  
Lèvres rouges, joues roses,  
Moues gaies, ris moroses,

Et, pour finir, moulte chose  
Blanche et noire, effet et cause ;  
Le lys droit, la rose éclore..







## CHANSON POUR ELLES

**I**LS me disent que tu es blonde  
Et que toute blonde est perfide,  
Même ils ajoutent, « comme l'onde. »  
Je me ris de leur discours vide !  
Tes yeux sont les plus beaux du monde  
Et de ton sein je suis avide.

Ils me disent que tu es brune,  
Qu'une brune a des yeux de braise  
Et qu'un cœur qui cherche fortune  
S'y brûle... O la bonne foutaise !  
Ronde et fraîche comme la lune,  
Vive ta gorge aux bouts de fraise !

---

Ils me disent de toi, châtaine :  
Elle est fade, et rousse : trop rose.  
J'encague cette turlutaine  
Et de toi j'aime toute chose  
De la chevelure, fontaine  
D'ébène ou d'or (et dis, ô pose —  
Les sur mon cœur) tes pieds de reine..





## AUTRE

CAR tu vis en toutes les femmes  
Et toutes les femmes c'est toi.  
Et tout l'amour qui soit, c'est moi  
Brûlant pour toi de mille flammes.

Ton sourire tendre ou moqueur,  
Tes yeux, mon Styx ou mon Lignon,  
Ton sein opulent ou mignon  
Sont les seuls vainqueurs de mon cœur.

Et je mords à ta chevelure  
Longue ou frisée, en haut, en bas,  
Noire ou rouge et sur l'encoûre  
Et là ou là — et quels repas !

---

Et je bois à tes lèvres fines  
Ou grosses, — à la Lèvre, toute !  
Et quelles ivresses en route,  
Diaboliques et divines !

Car toute la femme est en toi  
Et ce moi que tu multiplies  
T'aime en toute Elle et tu rallies.  
En toi seule tout l'amour ; Moi !





## ET DERNIÈRE

CAR mon cœur, jamais fatigué  
D'être ou du moins de le paraître,  
Quoi qu'il en soit, s'efforce d'être  
Ou de paraître fol et gai.

Mais, mieux que de chercher fortune  
Il tend, ce cœur, dur comme l'arc  
De l'Amour en plâtre du parc,  
A se détendre en l'autre et l'une

Et les autres : des cibles qu'on  
Perçoit aux ventres des nuages  
Noirs et rosâtres et volages  
Comme tels désirs en flocon.





## LOGIQUE

QUAND même tu dirais  
Que tu me trahirais  
Si c'était ton caprice,  
Qu'est-ce que me ferait  
Ce terrible secret  
Si c'était mon caprice ?

De quand même t'aimer,  
— Dusses-tu le blâmer,  
Ou plaindre mon caprice,  
D'être si bien à toi  
Qu'il ne m'est dieu ni roi  
Ni rien que ton caprice ?

---

Quand tu me trahirais,  
Eh bien donc, j'en mourrais  
Adorant ton caprice ;  
Alors que me ferait  
Un malheur qui serait  
Conforme à mon caprice ?







## ASSONANCES GALANTES

### I

Tu me dois ta photographie  
A la condition que je  
Serai bien sage — et tu t'y fies !

Apprends, ma chère, que je veux  
Être, en échange de ce don  
Précieux, un libertin que

L'on pardonne après sa fredaine  
Dernière en faveur d'un second  
Crime et peut-être d'un troisième.

Cette image que tu me dois  
Et que je ne mérite pas,  
Moyennant ta condition

Je l'aurais quand même tu me  
La refuserais puisque je  
L'ai là, dans mon cœur, nom de Dieu !

## II

Là ! je l'ai, ta photographie  
Quand t'étais cette galopine  
Avec, jà, tes yeux de défi,

Tes petits yeux en trous de vrille,  
Avec alors de fiers tétins  
Promus en fiers seins aujourd'hui.

Sous la longue robe si bien  
Qu'on portait vers soixante-seize  
Et sous la traîne et tout son train,

On devine bien ton manège  
D'alors jà, cuisse alors mignonne,  
Ce jourd'huy belle et toujours fraîche ;

Hanches ardentes et luronnes,  
Croupe et bas-ventre jamais las,  
A présent le puissant appât,

Les appas, mûrs mais durs qu'appètent  
Ma fressure quand tu es là  
Et quand tu n'es pas là, ma tête !

## III

Et puisque ta photographie  
M'est émouvante et suggestive  
A ce point et qu'en outre vit

Près de moi, jours et nuits, lascif  
Et toujours prêt, ton corps en chair  
Et en os et en muscles vifs

Et ton âme amusante, ô chère  
Méchant, je ne serai « sage »  
Plus du tout et zut aux bergères

---

Autres que toi que je vais sac-  
Cager de si belle manière ;  
— Il importe que tu le saches —

Que j'en mourrai, de ce plus fier  
Que de toute gloire qu'on prise  
Et plus heureux que le bonheur !

Et pour la tombe où mes sens gisent,  
Toute belle ainsi que la vie,  
Mets, dans son cadre de peluche,

Sur mon cœur, ta photographie.



## LES MÉFAITS DE LA LUNE

**S**UR mon front, mille fois solitaire,  
Puisque je dois dormir loin de toi,  
La lune déjà maligne en soi,  
Ce soir jette un regard délétère.

Il dit ce regard — pût-il se taire !  
Mais il ne prétend pas rester coi, —  
Qu'il n'est pas sans toi de paix pour moi ;  
Je le sais bien, pourquoi ce mystère,

Pourquoi ce regard, oui, lui, pourquoi ?  
Qu'ont de commun la lune et la terre ?  
Bah, vite reviens, assez de mystère ?  
Toi, c'est le soleil, luis clair sur moi !







## MONEY !

AH oui, la question d'argent !  
Celle de te voir pleine d'aise  
Dans une robe qui te plaise,  
Sans trop de ruse ou d'entregent ;

Celle d'adorer ton caprice  
Et d'aider, s'il pleut des louis,  
Aux jeux où tu t'épanouis,  
Toute de vice et de malice.

D'être là, dans ce Waterloo,  
La vie à Paris, de réserve,  
Vieille garde que rien n'énervé  
Et qui fait bien dans le tableau ;

---

De me priver de toute joie  
En faveur de toi, dusses-tu  
Tromper encor ce moi tétu  
Qui m'obstine à rester ta proie !

Me l'ont-ils assez reprochée !  
Ceux qui ne te comprennent pas,  
Grande maîtresse que d'en bas  
J'adore, sur mon cœur penchée,

Amis de Job aux conseils vils,  
Ne s'étant jamais senti battre  
Un cœur amoureux comme quatre  
A travers misère et périls !

Ils n'auront jamais la fortune  
Ni l'honneur de mourir d'amour  
Et de verser tout leur sang pour  
L'amour seul de toi, blonde ou brune !



## LA BONNE CRAINTE

**L**E diable de Papefiguière  
Eut tort, d'accord, d'être effrayé  
De quoi, bons dieux !

Mais que veut-on que je requière  
A son encontre, moi qui ai  
Peur encor mieux ?

Et quoi, cette grâce infinie  
Délice, délire, harmonie  
De cette chair,

O Femme, ô femmes, qu'est la vôtre  
Dont le mol péché qui s'y vautre  
M'est si cher

Aboutissant, c'est vrai, par quelles  
Ombreuses gentiment venelles  
Ou richement,

Légère toison qui ondoie,  
Toute de jour, toute de joie  
Innocemment,

Or frisotté comme eau qui vire  
Où du soleil tiède se mire  
Et qui sent fin,

---

Lourds copeaux si minces ! d'ébène  
Tordus, sans nombre, sous l'haleine  
D'étés sans fin

Aboutissant à cet abîme  
Douloureux et gai, vil, sublime,  
Mais effrayant

On dirait de sauvagerie,  
De structure mal équarrie,  
Clos et béant.

Oh ! oui, j'ai peur, non pas de l'antre  
Ni de la façon qu'on y entre  
Ni de l'entour,

Mais, dès l'entrée effectuée  
Dans l'âpre caverne d'amour,  
Qu'habitée

---

Pourtant à l'horreur fraîche et chaude  
Ma tête en larmes et en feu,  
Jamais en fraude,

N'y reste un jour, tant vaut le lieu !





## MINUIT

**E**T je t'attends en ce café  
Comme je le fis en tant d'autres,  
Comme je le ferais, en outre,  
Pour tout le bien que tu me fais.

Tu sais, parbleu ! que cela m'est  
Egal aussi bien que possible :  
Car mon cœur il n'est telles cibles...  
Témoin les belles que j'aimais...

---

Et ce ne m'est plus un lapin  
Que tu me poses, sale rosse,  
C'est un civet que tu opposes  
Vers midi à mes goûts sans freins.

*Janvier 1895.*







## VERS EN ASSONANCES

LES variations normales  
De l'esprit autant que du cœur  
En somme témoignent peu mal  
En dépit de tel qui s'épeure,

Parlent par contre, contre tel  
Qui s'effraierait au nom du monde  
Et déposent pour tel ou telle  
Qui virent et dansent en rond...

Que vient faire l'hypocrisie  
Avec tout son dépit amer  
Pour nuire au cœur vraiment choisi,  
A l'âme exquisement sincère

Qui se donne et puis se reprend  
En toute bonne foi divine,  
Que d'elle, se vendre et se rendre  
Plus odieuse, avec son spleen,

Que la faute qu'elle dénonce,  
Et qu'au fait, glorifier,  
Plutôt, en outre, *hic et nunc*,  
L'esprit altier et l'âme fière !





## VERS SANS RIMES

LE bruit de ton aiguille et celui de ma plume  
Sont le silence d'or dont on parla d'argent.  
Ah ! cessons de nous plaindre, insensés que nous fûmes  
Et travaillons tranquillement au nez des gens !

Quant à souffrir, quant à mourir, c'est nos affaires  
Ou plutôt celles des toc-tocs et des tic-tacs  
De la pendule en garni dont la voix sévère  
Voudrait persévérer à nous donner le trac

De mourir le premier ou le dernier. Qu'importe,  
Si l'on doit, ô mon Dieu, se revoir à jamais ?  
Qu'importe la pendule et notre vie, ô Mort  
Ce n'est plus nous que l'ennui de tant vivre effraye !





« LA CLASSE »

ALLEZ, enfants de nos entrailles, nos enfants  
A tous qui souffririons de vous savoir trop braves  
Ou pas assez, allez, vaincus ou triomphants  
Et revenez ou mourez... Tels sont, fiers et graves,

Nos accents, pourtant doux, si doux qu'on va pleurer  
Puisqu'on vous aime mieux que soi-même — mais vivre  
La France encore mieux, puisque, sans plus errer,  
Il faut mourir ou revenir, proie ou convive !

Revenir ou mourir, cadavre ou revenant,  
Cadavre saint, revenant pire qu'un cadavre  
En raison des chers torts et revenant planant  
Comme des torts sur un cœur tendre que l'on nâvre.

---

S'en revenant estropiés ou bien en point  
Sous le drapeau troué, parbleu ! de mille balles,  
Ou, nom de Dieu ! pris et repris à coups de poing !...  
O nos enfants, ô mes enfants — car tu t'emballes,

Pauvre vieux cœur pourtant si vieux, si dégoûté  
De tout, hormis de cette éternelle Patrie.  
*Liberté ! Egalité ! Fraternité ?*  
Non ! pas possible !... Enfin, enfants de la Patrie,

Allez, — et tâchez donc de sauver la Patrie.

*Paris, 17 novembre 1894.*





## FOG !

*Pour M<sup>me</sup>...*

C**E** brouillard de Paris est fade.  
On dirait même qu'il est clair  
Au prix de cette promenade  
Que l'on appelle Leicester Square (1)

Mais le brouillard de Londres est  
Savoureux comme non pas d'autres ;  
Je vous le dis et fermes et  
Pires les opinions nôtres !

---

(1) Prononcez Leste'Squère. (Note de P. Verlaine).

Pourtant dans ce brouillard hagard  
Ce qu'il faut retenir quand même  
C'est, en dépit de tout hasard,  
Que je l'adore et qu'elle m'aime.







A MADAME...

NOTRE Dame de Santa Fé de Bogota,  
Qui vous apprêtez à faire le tour de ce monde,  
Or, mon émotion serait par trop profonde  
Dans le chagrin réel dont mon cœur éclata,

A la nouvelle de ce départ déplorable,  
Si je n'avais l'orgueil de vous avoir à ta-  
ble d'hôte vue ainsi que tel ou tel rasta,  
Et de vous devoir ce sonnet point admirable

Hélas ! assez, mais que voici de tout mon cœur  
Tel que je l'ai conçu dans un rêve vainqueur  
Dont, hélas ! je reviens avec le bruit qui grise

D'un tambourin, bruyant sans doute mais gentil  
D'être, grâce à votre talent de femme exquisite  
Ment amusant, décoré d'un doigt subtil.





A M<sup>me</sup> JEANNE

J E vous ai promis mon baiser pour ce soir,  
En revanche vous m'avez promis la récompense  
Certes imméritée, et voici que j'y pense !  
Et depuis lors je vis en un si doux et vague espoir !

Mais que pour l'avenir serait donc noir  
Si, pendant que je rêve à la bonne bombance  
Espérée et promise, et voici que je pense  
La blessure que me ferait de ne pas voir

---

De mes yeux, presque en pleurs dans cette incertitude,  
Vos yeux sourire avec plus de mansuétude  
Que de coutume avec l'œuvre et de plus l'auteur.

Et j'ai fait ces vers-ci, qu'il fallait que je fisse.  
Ne vous faisant d'ailleurs pas d'autre sacrifice  
Que de vous plaire un peu, bien qu'un peu radoteur.



---

Annonay (Ardèche). — Imp. J. ROYER.

---





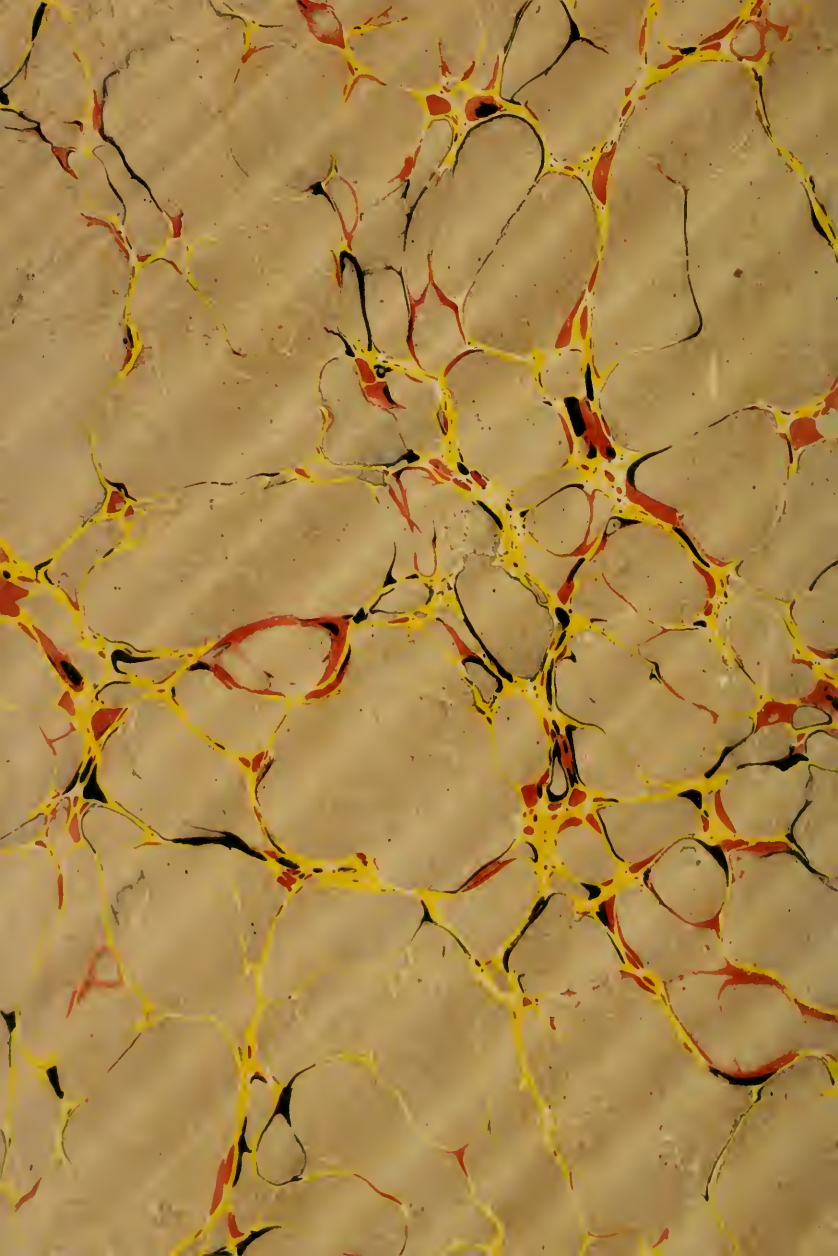












39485

Verlaine, Paul  
Chair.

LF  
V521ch

**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

